

—Reconnaissez-vous que le sac de voyage, que votre frère vous a prêté un jour, porte bien les initiales G. V. ?

—C'est fort possible, mais j'avoue n'y avoir fait aucune attention.

—Ce sac de voyage, ainsi que le déclare, d'une façon si saisissante, son propriétaire, contenait bien le million, cause de querelle avec votre frère ; qu'en avez-vous fait ?

—J'ai déjà eu l'honneur de dire à Monsieur le président que je ne puis lui répondre à cet égard, puisque cette fortune n'a jamais été en ma possession.

—Votre frère, cependant, n'a pu deviner seul que ce million existât ; il a fallu qu'une indiscretion de votre part le mit sur la voie pour qu'il en vint à vous le réclamer.

—Je répète que je me suis moqué de mon frère, et que j'ai pu parler d'un million comme j'aurais parlé de cent francs.

—Enfin le million a été dans ce sac ; son légitime propriétaire nous a fourni les preuves les moins discutables, vous les avez entendues ; qu'avez-vous à objecter ?

—J'ai à dire, Monsieur le président, qu'un autre a pu mettre la main sur cette fortune. M. de Vaunaye, lui-même, vous l'apprenait tout à l'heure : blessé par une patrouille ennemie, il a été fait prisonnier, et son sac qui, jusqu'alors, ne l'avait pas quitté un instant, est tombé entre les mains du vainqueur. Qui nous assure qu'un officier, qu'un soldat même, malgré toutes les précautions prises, ne se soit pas aperçu de sa riche contenance et ne l'ait adroitement soustraite. Une fois les billets de banque enlevés, le sac a pu être abandonné à n'importe quel soldat prussien et laissé ensuite, par celui-ci, chez mon frère, alors que ce sac était vide.

—Votre raisonnement ne manque pas de logique, répartit le président ; qu'en pensez-vous, Monsieur de Vaunaye ?

—Je n'accuse nullement Pierre Matrain d'avoir capté le million ; mon rôle, en cette affaire, se borne à dire au Tribunal : ce sac de voyage, première cause du procès, m'appartient ; et, ainsi que le déclare avec raison l'un des plaideurs, il a contenu un trésor ; qui s'en est emparé ? je l'ignore.

Pierre Matrain avait repris toute son assurance ; ce fut donc d'un ton parfaitement maître de lui-même qu'il ajouta :

—Je ne le sais pas davantage.

—C'est faux ! cria une voix du fond de la salle.

Tout le monde se retourna.

—C'est faux ! répéta énergiquement la même voix ; je sais où ce million est caché.

Il y eut un murmure général dans l'assistance. C'était une femme qui venait de prononcer ces mots, et cette femme était celle de Pierre Matrain.

La foudre tombant aux pieds du serrurier ne l'eût pas plus impressionné.

—Veuillez approcher, Madame, lui dit le président, et nous dire en toute conscience ce que vous savez. Comment vous appelez-vous ?

Herminie s'avança jusqu'à la barre.

—Je suis la femme de Pierre Matrain, dit-elle, sans aucune hésitation.

—Et vous déclarez que le million existe ?

—Je le répète.

—Où est-il ?

—Scellé dans le mur de notre cave.

Il y eut une véritable explosion d'interjections, de cris de surprise ; un certain tumulte même, parmi la foule, en fut la conséquence ; le président eut besoin d'agiter plusieurs fois sa sonnette pour rétablir le silence.

Pierre Matrain, étourdi de ce coup de massue, était tombé presque défaillant sur son banc.

—Ce que vous dites là est fort grave, Madame, reprit le président ; en avez-vous mesuré toute la portée ?

—Je le crois.

—Vous accusez votre mari d'avoir soustrait un million à M. de Vaunaye, simplement.

—Non ; j'accuse mon mari, ayant trouvé un million dans un sac de voyage, qui appartenait à son frère, de n'avoir pas partagé ce million avec lui ; voilà tout. Pour tous deux, c'était une bonne prise, puisque l'un et l'autre étaient persuadés que cette fortune venait d'un ennemi qui nous en a ravi bien d'autres ; quant à M. de Vaunaye, nous entendons son nom pour la première fois. Cependant, comme il appert que cet argent est le sien, et que moi, je suis où mon mari l'a caché, l'honneur me commande de le lui rendre ; de là mon intervention dans ce débat, que j'avais écouté sans mot dire.

—Nous ne pouvons, Madame, qu'approuver votre résolution, poursuivit le président ; il est fâcheux que votre mari n'ait pas eu cette bonne pensée à votre place, il avait tout à y gagner. Ce trésor, dites-vous, est scellé dans le mur de votre cave ; vous accompagnez Pierre Matrain, sans doute, lorsque cette opération s'est faite ?

—Il y a huit jours à peine que j'ai découvert le précieux endroit ; à l'heure actuelle, je jure, devant Dieu, que jamais Pierre ne m'avait

parlé de sa trouvaille ; il a fallu la querelle avec son frère pour que j'en eusse connaissance.

—Monsieur le président, reprit M. de Vaunaye, voulez-vous me permettre d'ajouter un mot ?

—Parlez.

—Je demande une suspension d'audience ; pendant ce temps, que M. le commissaire de police, assisté de deux témoins et de quelques ouvriers du bâtiment, se rende avec madame à l'endroit indiqué ; que des fouilles soient faites, c'est l'affaire d'une heure, au plus, et que la cassette, qu'on devra trouver, soit apportée ici telle qu'elle est.

—Accordé, ajouta le président. Je suspends l'audience pendant une heure.

Le commissaire, les témoins et deux ouvriers de bonne volonté partirent avec Herminie pour desceller le mur de la cave.

La salle tout entière se répandit au dehors pour se livrer aux commentaires les plus variés ; les acteurs de cette comédie émouvante restèrent à leur place ; Pierre Matrain, défait comme un cadavre, semblait atterré.

« Elle savait mon secret, pensait-il, et sot que j'étais je ne m'en suis pas douté ; dans nos querelles récentes j'aurais dû le deviner : "Ton heure va sonner", me disait elle, hier encore, au moment de son départ de la maison ; elle sonne, en effet, mon heure, et c'est celle du châtimement... Niais, brute que je suis, de n'avoir pas partagé ce million avec Jacques ; il va se tirer de là les mains nettes, lui, tandis que moi, je ne vais pas être quitte à si bon compte.

« Voyons, comment amortir ce choc ?... si je pouvais intéresser ce gentillâtre en ma faveur ! c'est très difficile après avoir nié si énergiquement que je fusse en possession de son million... de son million, moins cinquante mille francs, toutefois, qui m'ont servi pour mes entreprises. Ah ! que j'aurais bien mieux fait alors de quitter le pays et d'aller en Amérique, vivre de mes revenus et y dépenser les billets de banque que ce citoyen en avait rapportés... Si j'osais, je lui demanderais un instant d'entretien... pourquoi non, il n'est qu'à deux pas d'ici, et je ne suis pas encore un accusé, présentement du moins.

Se levant de son banc, Pierre Matrain s'avança vers M. de Vaunaye, prit un air contrit et, son chapeau à la main, il resta devant lui sans mot dire :

—Vous désirez me parler ? lui demanda celui-ci.

—Oui, Monsieur le comte, répondit à voix basse le serrurier.

—Je vous écoute.

—Pardonnez-moi, et ne me perdez pas.

—Alors vous convenez que le million est dans votre cave ?

—On l'y trouvera, moins cinquante mille francs dont je me suis servi pour mon commerce ; celui-ci vaut le double actuellement, je pourrai donc vous rendre jusqu'au dernier sou.

—Pourquoi n'avoir pas dit cela d'abord au Tribunal ?

—J'ai eu tort. Pardonnez-moi ; je vous en supplie, ne me perdez pas ; un mot de vous peut me sauver.

—J'y vais réfléchir.

Pierre Matrain revint à sa place, sinon rassuré, mais un peu plus tranquille. Dans son for intérieur, il se félicitait de sa démarche et riait sous cape de la crédulité de M. de Vaunaye, qui croyait probablement à son repentir. « L'important, répétait-il *in petto*, c'est de sortir aujourd'hui par la porte, comme tout le monde ; demain je me moque du reste. »

Un grand mouvement se fit sur la place ; la salle d'audience se remplit de nouveau en deux minutes. Un fiacre venait de s'arrêter à la porte du Tribunal ; le commissaire de police en descendit ; il tenait à la main une boîte en fer forgé ; les deux témoins le suivaient.

Le Tribunal rentra en séance.

—Monsieur le commissaire a la parole, dit le président, au sujet de l'enquête dont il a été chargé ; je réclame le plus grand silence.

Il n'était pas besoin de parler de silence ; l'auditoire tout entier, comprenant la gravité du moment, semblait arrêter même les mouvements de sa respiration ; tous les regards étaient tournés vers la table où le coffret venait d'être déposé près du sac de voyage.

« Guidés par Mme Pierre Matrain, dit le commissaire, les témoins et moi, nous avons pris connaissance des lieux ; sur l'indication de notre conductrice, le travail a commencé aussitôt.

« Après un temps que j'évalue à quinze minutes, une première pierre est tombée du mur ; deux autres l'ont suivie de près, et nous avons pu, alors, apercevoir à trente centimètres de profondeur, ce coffret en fer ; d'autres pierres ont dû être descellées pour nous permettre de le faire sortir de sa cachette ; après un travail de vingt-deux minutes, le coffret était en notre possession.

« Je l'ai fait examiner aux témoins ; ils ont reconnu, avec les deux ouvriers qui étaient employés à son extraction du mur, qu'il fermait à secret ; qu'il ne présentait aucune détérioration apparente et que nous le transmettons, Monsieur le président, tel que nous l'avons trouvé. »

(A suivre.)